

LES AFFAMEURS

Un film d'Anthony Mann

« Western mythique, qui réunit deux géants de Hollywood:
Anthony Mann et James Stewart »

TÉLÉRAMA

« Anthony Mann, un des plus grands metteurs en scène
de l'Histoire du cinéma »

FRANCE CULTURE

« Une œuvre magistrale »

À VOIR-À LIRE

« Magnifique »

CRITIKAT

« Un superbe et lyrique hommage à l'idéalisme des pionniers
à la recherche de leur Terre Promise »

DVDCLASSIK

**ACTUELLEMENT
AU CINÉMA**

par Jérémie Couston, le 19 février 2019

Leurs films ne sont pas bavards : notre journaliste a imaginé un dialogue entre le réalisateur Anthony Mann et son acteur James Stewart.

James Stewart (1908-1997) a tourné cinq westerns sous la direction d'Anthony Mann (1906-1967). Cinq films mythiques en cinq années prolifiques : Winchester '73 (1950), Les Affameurs (1952), L'Appât (1953), Je suis un aventurier (1954), L'Homme de la plaine (1955). A l'occasion de la reprise du moins connu d'entre eux, Les Affameurs, en version restaurée, nous vous offrons une conversation inédite entre les deux géants de Hollywood (1).

James Stewart : Vous êtes le premier à m'avoir transformé en cow-boy. D'où vous vient ce goût pour le western ?

Anthony Mann : Pour moi, c'est le plus grand des genres. Avec lui, on peut aisément mettre en scène les passions et la violence. C'est ce qui m'intéresse. C'est aussi le genre qui vieillit le moins vite, car il est essentiellement primitif. Il n'a aucune règle, avec lui tout est possible. De lui, surtout, naît la légende, et c'est la légende qui donne le meilleur cinéma.

Aucun autre genre ne trouve grâce à vos yeux ?

Certains genres poussent plus loin la psychologie des personnages. Mais ces films vous laissent petit et misérable, ils ne vous libèrent pas. Le western, au contraire, vous libère. Grâce à lui, vous possédez les plaines, le vent, le ciel, les endroits où vous n'êtes jamais allé. Et puis, et cela est très important, il libère tout ce que les personnages ont au fond d'eux-mêmes. Ils redeviennent proches des Grecs. Il y a en eux de l'Œdipe ou de l'Antigone.

“Il faut que les acteurs et l'équipe technique luttent contre quelque chose.”

Dans vos westerns, mes personnages sont toujours hantés par leur passé violent, qu'ils tentent d'oublier...

La force d'un personnage n'est pas dans sa façon de distribuer les uppercuts ou de faire saillir ses muscles : elle réside dans la force de sa détermination. Dans Les Affameurs, par exemple, quand, au sommet du mont Hood, la caravane abandonne votre personnage dans la neige, celui-ci se tourne vers son ennemi et lui dit : « Je te retrouverai, quoi qu'il arrive. » Le public se rend alors compte qu'il le retrouvera coûte que coûte, peu importent les obstacles qui se dresseront sur sa route.

On a tourné tous ces westerns en extérieur, dans une nature sauvage, souvent dans la neige. C'était important pour vous ?

Cela fait longtemps que j'ai découvert l'importance des extérieurs. Ce sont eux qui vous donnent des idées. Il faut que les acteurs et l'équipe technique luttent contre quelque chose. La neige est un élément très utile, qui permet d'obtenir beaucoup d'effets plastiques. Et puis il y a la respiration des chevaux et des acteurs, les difficultés du terrain, le combat pour vaincre ces difficultés. Dans un studio, on ne peut rien obtenir de tel. D'ailleurs, les acteurs aiment ce genre de tournage où la liberté est plus grande. Les producteurs ne sont pas là pour vous embêter, vous pouvez faire ce que vous voulez.

Ah ça, j'ai sacrément souffert sur vos tournages ! Mais, d'un autre côté, je n'avais pas trop de texte à mémoriser...

Je crois à la conception visuelle des choses. Le choc d'un seul petit plan peut nous faire entrevoir toute une vie, tout un monde. Mieux que le plus brillant des dialogues. Les mots ne sont là que pour souligner l'image. Le meilleur exemple du bon film serait celui que l'on comprendrait entièrement en coupant la bande sonore, en ne regardant que les images.

(1) Sources : Entretiens avec Anthony Mann parus dans Les Cahiers du cinéma, no 190, mai 1967, et dans Positif, no 94, avril 1968.

LES AFFAMEURS d'Anthony Mann

LE CERCLE ET LA MONTAGNE

par Josué Morel, le 19 février 2019

Critikat

Les Affameurs (Bend of the River) est bordé par deux plans où trônent les versants opposés d'une même montagne, faisant du film le récit d'un chemin parcouru et d'une métamorphose, celle de Glyn McLyntock (James Stewart), ancien pillard de la frontière du Missouri reconverti en guide à la tête d'un convoi de pionniers. Cet itinéraire, loin d'être rectiligne, gagne en complexité à mesure que l'intrigue se densifie : il s'agit moins pour McLyntock de partir d'un point A pour arriver à un point B que d'enserrer cette montagne, d'abord en la contournant (première moitié du film), puis en la traversant (seconde moitié). Autrement dit, la destination, atteinte une première fois au mitan de l'intrigue, importe moins que le chemin, dont le dédoublement vient nourrir un film aussi classique que suprêmement sophistiqué. Les deux versants de la montagne, tout comme le trajet répété entre Portland et la colonie où se sont installés Glyn et les pionniers, participent d'une construction fondée sur la dualité mais aussi la circularité, par laquelle le personnage parviendra à dépasser sa nature bicéphale.

Dès son apparition, Glyn se révèle faire partie d'un groupe tout en restant à sa marge, par le truchement d'une scène où, chevauchant entre deux charriots, il s'arrête pour saisir un biscuit que lui tend une petite fille. Or, de ce biscuit, il n'en mange que la moitié, avant de donner le reste à une jeune femme dans une scène où la découpe organise progressivement une séparation stricte entre le cavalier, logiquement seul sur son cheval, et la famille avec laquelle il discute, installée dans un chariot apparaissant comme un foyer itinérant auquel Glyn reste encore étranger. La fin de la scène acte cette mue incomplète, McLyntock ordonnant l'établissement du convoi en un cercle dont il s'exclut lui-même en allant patrouiller dans les environs. C'est là que surgit une deuxième expression de la circularité : arpentant les bois alentours, Glyn s'arrête soudainement et un violent mouvement panoramique le relie à un visage déformé par la douleur, celui d'Emerson Cole (Arthur Kennedy), lui aussi un ex-pillard, qui s'apprête à être pendu par un petit groupe de trappeurs.

La découpe de la rencontre s'organise ainsi autour d'une chaîne de causalité : le mouvement circulaire du convoi préfigure le panoramique vers Cole, tandis que la corde, autre vecteur d'encerclement, se voit prolongée par la main que McLyntock porte à sa gorge, où se cache, comme la fin le révélera, les stigmates d'une pendaison qui a failli à lui aussi lui ôter la vie. Le foulard que Stewart ajuste à plusieurs reprises au cours du récit nourrit dès lors une mise en scène reposant sur un ensemble de petits objets : le gâteau évoqué précédemment, plus loin une roue cassée (autre motif de circularité problématique) ou encore une chemise de Glyn que Laura (Julie Adams), la jeune femme qui se liera avec Cole et dont McLyntock semble épris, propose de laver au début du film. Non seulement cette chemise acte là encore la fragmentation du personnage, lui qui déclare n'en posséder que trois (« one on, one off, one in the wash »), mais l'issue comique de la lessive (le vêtement finit à moitié brûlé par Cole) vient de surcroît pointer l'entrave que constitue le passé tenu secret de Glyn dans l'accès plein et entier à sa communauté d'élection.

L'étoile du Nord

L'arrivée de Cole dans le récit joue une importance capitale dans la mue de McLyntock, qui d'abord se reconnaît dans l'ex-pillard avant que leurs chemins ne bifurquent brutalement. C'est que dans Les Affameurs les personnages ne sont ni fondamentalement bons ni intrinsèquement mauvais, à l'image de Tom Hendricks, jovial et bienveillant propriétaire de Portland qui, au bout de quelques mois marqués par une fulgurante ruée vers l'or, se transforme en cupide et inhumain homme d'affaires. Bien plutôt, le spectre de l'individualisme et de la cruauté guette tous ceux qui, en cours de route, ont oublié le cap qu'il se sont fixés. Glyn lui-même, qui semble pourtant avoir radicalement tourné le dos à sa vie passée, n'en voit pas moins ses réflexes de meurtrier ressurgir après une embuscade. Une chose distingue toutefois nettement Cole de McLyntock : là où le premier confie choisir chaque soir une étoile différente afin de déterminer sa route future, le second oriente toujours les chariots vers l'étoile du Nord pour repérer son chemin. La constance de sa résolution apparaît d'ailleurs dans la rencontre avec Cole où un détail de la découpe pointe une différence immédiate entre les deux figures : cette montagne qui surplombe Glyn (redoublée par ailleurs par son chapeau) et au sommet de laquelle son rival le trahira. Si, comme on l'a vu, la montagne est le point autour duquel gravite le récit, elle représente aussi la solidité du cap que s'est fixé McLyntock, au point que l'itinéraire du film consiste à ce qu'il devienne cette montagne pour pleinement dépasser ce qui le retient d'être un nouvel homme.

Devenir la montagne

Trois plans au moins viennent confirmer cette hypothèse : 1) passé à tabac par les sbires de Cole et laissé à l'abandon, Glyn se redresse, les yeux furieux et le verbe vengeur, se projetant sur l'azur du ciel et prenant ainsi symboliquement dans l'horizon la place de cette montagne sur laquelle il s'ancre désormais solidement 2) quelques plans plus loin, à l'arrière d'un charriot, Laura et son père aperçoivent dans l'arrière-plan un point qui se fond dans la roche : la silhouette de Glyn qui suit, seul, le convoi 3) la nuit venue, un balle tirée sur Cole et sa bande vient semer la panique et ouvre sur un contrechamp inattendu : là où la découpe devrait logiquement révéler le tireur (Glyn), le raccord dévoile simplement un monticule comme autre avatar de la montagne. McLyntock s'est alors à ce point parfaitement fondu dans la nature qu'il en devient invisible.

La fin, magnifique, vient parachever la renaissance du personnage, qui advient à la suite d'une épreuve d'une terrible violence : avant de jaillir des eaux, lavé de ses fautes, Glyn doit d'abord tuer une part de lui-même (Cole, ce frère jumeau qu'il a aimé) et exposer ses stigmates (son cou défiguré par la brûlure d'un nœud coulant, stigmaté de son passé honteux). C'est seulement à partir de là qu'il peut enfin se tenir sur le charriot dont il était exclu au début du film et devenir lui-même le vecteur de la circularité : souriant à une main tendue et à un « merci » longtemps attendu, ses yeux bleus glissent vers celle qu'il souhaite épouser, amorçant un raccord qui contribue à faire de la séquence le fruit d'une symétrie harmonieuse. Encerclé par ces deux visages aimants, McLyntock n'a plus qu'à quitter le champ, accompagné d'un léger panoramique s'achevant sur le mont enneigé, calme et paisible.

LES AFFAMEURS d'Anthony Mann

par Virgile Dumez, le 13 février 2019



Rivière sans retour

Western atypique par sa volonté de bouleverser quelques clichés, Les affameurs demeure une œuvre magistrale par sa réalisation, à la fois discrète et d'une redoutable efficacité.

Notre avis : Ayant acquis une solide réputation dans la confection de films noirs de série B durant les années 40, le cinéaste Anthony Mann se révèle finalement au début des années 50 comme un formidable auteur de westerns. Il débute cette seconde partie de carrière avec des œuvres exceptionnelles comme *La porte du diable* (1950) et surtout *Winchester 73* (1950) qui initie son cycle avec James Stewart devant la caméra et Borden Chase au scénario. Après l'excellente réception de ce film séminal, les trois complices se retrouvent en 1952 pour mettre en boîte le deuxième film de leur libre association sous la houlette de la compagnie Universal : *Les affameurs*, titre français peu adapté de *Bend of the River*. Et le miracle se reproduit une fois de plus grâce à la simplicité apparente d'un script magistralement équilibré, à l'imparable science de la mise en scène d'un réalisateur chantre de la nature sauvage et à la qualité de l'interprétation.

Si le long-métrage démarre comme n'importe quel autre western de l'époque avec une petite communauté de pionniers agressés par de violents Indiens, Anthony Mann vient secouer les habitudes du spectateur en orientant son film vers tout autre chose. Exit la menace indienne, puisque l'ennemi se révèle très rapidement être les Blancs eux-mêmes. Dans sa description d'une Amérique naissante, le cinéaste n'hésite pas à montrer les dérives d'une société violente, uniquement motivée par l'appât du gain – ici la découverte d'or qui déclenche une hystérie collective. Au milieu de cet univers sans foi ni loi, James Stewart incarne un homme au passé mystérieux qui ne correspond pas au héros traditionnel. Effectivement, plus le film avance et plus le spectateur peut se rendre compte de la véritable nature d'un héros aux réflexes proches de ceux d'un psychopathe. Le cinéaste insiste notamment sur l'effet de miroir entre le personnage de James Stewart (censé être le bon) et celui incarné par Arthur Kennedy (identifiable comme le méchant). Ni l'un ni l'autre ne sont intrinsèquement bons ou méchants, semblent nous dire les auteurs puisque ce sont finalement leurs choix qui en feront un héros ou un être malfaisant.

Cette absence de déterminisme tranche donc avec les westerns traditionnels et vient renforcer le brio d'une œuvre où chaque homme est inscrit de manière indélébile dans un paysage. On ne dira jamais assez à quel point la mise en scène d'Anthony Mann est exceptionnelle pour faire ressortir la géographie d'un pays gigantesque. Ici, chaque scène classique – un duel, une fusillade, une embuscade – est sublimée par son inscription dans une géographie tourmentée (que ce soit une montagne, une rivière et ses rapides) et un climat particulier (la plaine et ses grasses prairies par opposition aux neiges éternelles des hautes montagnes). Ce trait saillant des œuvres de Mann est particulièrement prégnant dans *Les affameurs*. Si l'on peut encore regretter quelques notations typiques de l'époque – les femmes sont cantonnées aux travaux ménagers et les Noirs sont des serviteurs idiots – ce second film du cycle Mann-Stewart est admirable à bien des égards.

Notes : Lors de sa sortie, le film a cumulé 1 190 727 entrées, ce qui en fait le second plus gros succès du cycle Mann-Stewart sur notre territoire, juste derrière *L'homme de la plaine*.

LES AFFAMEURS

d'Anthony Mann



Mary-X Distribution nous propose depuis ce mercredi 20 février 2019 de découvrir ou redécouvrir - dans une version restaurée 2K - avec Bend of the River **l'un des westerns les plus purs qu'il nous ait été donné de voir** et qui n'a pas fini de nous dévoiler ses multiples richesses ! A travers la description de ce Far West tour à tour paisible et enfiévré, de ses hommes truculents et attachants, en plus du parcours initiatique de son personnage principal, Anthony Mann rend **un superbe et lyrique hommage à l'idéalisme de pionniers à la recherche de leur Terre Promise.**